

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche

**Herausgeber:** Le pays du dimanche

**Band:** [6] (1903)

**Heft:** 8

**Artikel:** Le gardian de la Camargue

**Autor:** Figuier, M. Louis

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-252834>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

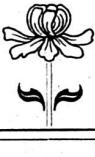
**Download PDF:** 11.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* POUR LA FAMILLE \* \*



PARAÎSSANT



A PORRENTRUY



N° 8

Supplément du Dimanche 22 Février

1903

## Le Gardian de la Camargue

(Suite)

Le port d'Aigues-Mortes dut donc sa prospérité à la beauté et à la sécurité de son chenal. Un immense anneau de fer, scellé dans un vieux pan de muraille, marque encore aujourd'hui la place où fut amarrée la galère qui conduisit saint Louis en Palestine. A cette époque, les habitants pouvaient donc voir de chez eux les navires glisser sur l'onde et les mouettes raser les vagues. Le commerce de la ville était alors florissant; de nombreux canaux, apportant la vie et le travail, s'entrelaçaient au pied de ses murailles, et de tous les points de la France, les croisés venaient y déployer leur étendard. Mais le temps a peu à peu changé en marécages saumâtres une partie de ses limpides étangs, atterri le bras du Rhône qui alimentait plusieurs de ses canaux, et ensablé le chenal sur une grande étendue. Réduite désormais à une simple roubine pour communiquer avec la mer, et renfermée dans ses remparts, la ville déchue y a concentré ses désirs et ses intérêts. Ajoutons néanmoins que, protégée par ses colossales murailles, elle n'a jamais, il est vrai, souffert des inondations du Rhône, fléau de cette contrée. Emprisonnée dans sa ceinture de pierre, la ville d'Aigues-Mortes n'a pu ni s'agrandir, ni s'accroître, elle n'a changé ni son aspect, ni ses allures.

Comme si leur origine les eût frappées d'un stigmate sépulcral, les demeures y présentent la tristesse des tombeaux. Des rues droites et alignées découpent les maisons en pâtés réguliers. Ces carrés noirâtres tranchant sur les lignes de lumières qui traversent les rues, donnent à la ville l'air d'un immense damier. Une jolie place symétrique en marque le milieu.

Ainsi bâtie et enclavée dans ses remparts, Aigues-Mortes ressemble à ces villes formées de maisons de bois que les enfants s'amusent à disposer sur les tables. Vue du sommet de la tour de Constance, elle paraît si mignonne et si portative, qu'on croirait pouvoir la pousser ici ou là, comme un jouet, sur le désert verdâtre qui lui sert de tapis.

La tour de Constance, bâtie à la fois comme forteresse et comme phare, a rempli un autre office, celui de prison d'Etat. Pendant les premières guerres de religion, elle renferma les calvinistes rebelles. Plus tard elle servit de cachot aux femmes, pendant la longue période de la persécution protestante. Après avoir vu périr leur père, leur frère et leur mari, les femmes du Languedoc et des Cévennes étaient plongées vivantes dans cet affreux tombeau. On ne voit pas aujourd'hui sans émotion les deux chambres rondes, étagées l'une sur l'autre, où se trouvaient renfermées, sans jamais en sortir, les infortunées prisonnières. La chambre d'en bas ne recevait l'air et la lumière que de la chambre d'en haut, au moyen d'une large ouverture pratiquée au plafond; tandis que la seconde possédait une terrasse qui forme le toit de la tour. La fumée du foyer allumé au milieu de la chambre inférieure n'avait pas d'autre issue, et la pluie ou le vent qui pénétraient par cet ouverture éteignaient souvent le pauvre foyer. Beaucoup d'innocentes victimes languirent dans cet affreux séjour, en proie aux privations les plus cruelles, jusqu'en 1767, époque à laquelle le commandant du Languedoc, M. de Beauveau, prit sur lui de leur rendre la liberté.

La vie s'écoule aujourd'hui égale et tranquille dans cette antique cité. Les agitations fiévreuses du siècle ne franchissent jamais ses remparts. On goûte une douce quiétude à l'ombre de cette vaste ceinture de pierres, qui a conservé dans toute son intégrité sa couleur et sa puissance. L'existence, l'intérêt, l'ambition, l'orgueil des habitants, se résument dans ce cercle tracé par le passé. Aucun d'eux ne voudrait l'élargir. Que serait, en effet, Aigues-Mortes sans ses remparts ? Tout petits, les enfants sont élevés à ne rien voir d'autant merveilleux que les murailles grisâtres qui les enferment comme dans une boîte, et les mettent à l'abri des ravages du *Rosé* (Rhône). *La tour de la reine* ou *la porte de la marine*, sont chères à tous. Les vieillards voient approcher la mort avec moins de regret, en pensant que leurs cendres reposeront sous les créneaux bien-aimés à l'ombre desquels ils ont vécu.

Oubliée du temps et du monde, Aigues-Mortes présente donc le rare et curieux tableau d'une ville française restée en arrière de quelques siècles. Comme au moyen âge, des pèlerins viennent y offrir aux dévotes des chapelets et des missels, des colporteurs y vendre aux jeunes filles des étoffes et des bijoux. Les blanches cavales de la Camargue servent encore de palefrois aux femmes, et la tradition de l'heure du couvre-feu est conservée si religieusement que, sans l'entendre sonner, tout le monde s'empresse, dès qu'arrive le soir, de rentrer au logis.

Pâles, mélancoliques et ravagés par les fièvres, les habitants d'Aigues-Mortes semblent porter sur leurs traits le triste reflet des marais verdâtres et monotones qui les entourent. Un seul divertissement a le privilège de les arracher à leur torpeur habituelle : la physionomie attristée de la ville change tout à coup quand revient, avec l'été, l'époque des courses de taureaux.

Il y a du sang romain dans cette ardeur ; les courses de taureaux sont restées dans le pays comme un souvenir du grand peuple. Mais par une étrange anomalie du sort, c'est dans une savane triste et monotone, au milieu d'une population inerte et maladive, que s'est perpétuée, dans toute son énergie, la tradition de ce mâle divertissement. Uniques dans leur genre, les courses de taureaux de la Camargue ne ressemblent ni aux spectacles grandioses et sanglants des combats de taureaux de l'Espagne, ni aux courses inoffensives et bouffonnes des yaches landaises. Dangereuses, mais non sanguinaires, elles rappellent les scènes de l'ancien monde, lorsque l'homme, nouveau-venu sur la terre, combattait corps à corps avec les animaux féroces.

## XV

Au jour fixé pour la course de taureaux, Aigues-Mortes s'éveilla joyeusement, un matin, sous un vif soleil d'été. Les filles se firent belles, les jeunes gens se réunirent sur la grande place ; des chariots de toute forme défilèrent de bonne heure sur la chaussée, en s'avançant vers les remparts. Partis à l'au-

ture de leur *téradous*, et vêtus de leurs plus beaux habits, des paysans arrivaient tumultueusement aux portes de la ville, tandis que des groupes bruyants se formaient ça et là pour attendre les retardataires. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on distinguait, comme des points noirs roulant sur le sable des landes, ces petits chars à deux roues appelés *taps*, qui sont les voitures des notables de la contrée. Chargées de femmes et d'enfants, de vieilles *aigues* trottinaient sur le bord sablonneux des marais, pendant que, montés par des gardians, leurs fringants rejetons franchissaient les rozelières avec la rapidité d'une flèche. Au lieu des pèlerins, estropiés ou fiévreux, des Saintes-Maries, c'était une population agile et pimpante qui arrivait joyeusement, dans de petits bateaux sur le canal, en chariots sur la route, ou pédestrement par la lagune.

La course était déjà commencée lorsque Manidette et Alabert entrèrent à Aigues-Mortes. Ce ne fut pas sans peine que la jeune saunière et le douanier purent se glisser entre les *cabâous* (1) serrés les uns contre les autres et s'installer sur une charrette, déjà occupée par de nombreux spectateurs, parmi lesquels se faisait remarquer la sémillante Paradette, assise à côté d'un beau hussard tout fraîchement venu de la garnison de Lunel.

Plusieurs taureaux et plusieurs gardians avaient déjà paru dans l'arène ; mais Bamboche ne s'était pas montré. Le regard perçant de Manidette l'avait cependant découvert, perdu et caché volontairement au milieu de la foule. Le gardian ignorait que le Sangard eût rejoint sa manade. Humilié de ne pouvoir jouter contre son taureau favori, il se tenait à l'écart, sombre et immobile ; il regardait au lieu d'agir. Tout à coup, on annonça un taureau appelé *l'Enfer*, bête farouche et vindicative, qui était la terreur des paysans de la Camargue. Le hautbois donna le signal de la course. Bamboche ne put résister plus longtemps à ses instincts de dompteur. Il sauta dans l'arène, et d'unanimes applaudissements le saluèrent. Aveuglé par la fureur, *l'Enfer* fonit presque aussitôt, tête baissée, sur Bamboche, qui, impassible, l'attendait à une extrémité de l'arène. Personne ne respira ; mais le gardian avait si justement calculé le moment où l'animal arriverait sur lui, que, sans changer de place, il prit dans sa main gauche la corne qui l'effleurait, appuya fortement dessus, et, saisissant un des larges pieds de l'animal dans sa main droite, il l'obligea à s'étendre tout de son long sur le sol. L'enthousiasme des spectateurs éclata. Des trépignements, des bravos frénétiques interrompirent la course pendant un quart d'heure.

« Pecaïre, il pouvait être tué ! dit Manidette en frissonnant. » Et, tirant de son sein le scapulaire des saintes, elle fit à voix basse une courte prière. Drapeau vint en ce moment chercher *l'Enfer*, qui, confus et

(1) On entend par *cabâous* le matériel des mas et de toute propriété rurale, tonneaux, pressoirs, charrettes, etc. Les *cabâous*, disposés en barrière, servent à marquer l'enceinte du champ de course. Une seule issue est ménagée pour laisser entrer et sortir les taureaux.

humilié, semblait un bloc de granit noir gisant au milieu de l'arène.

Le geste de la jeune saunière n'avait pas échappé au gardian.

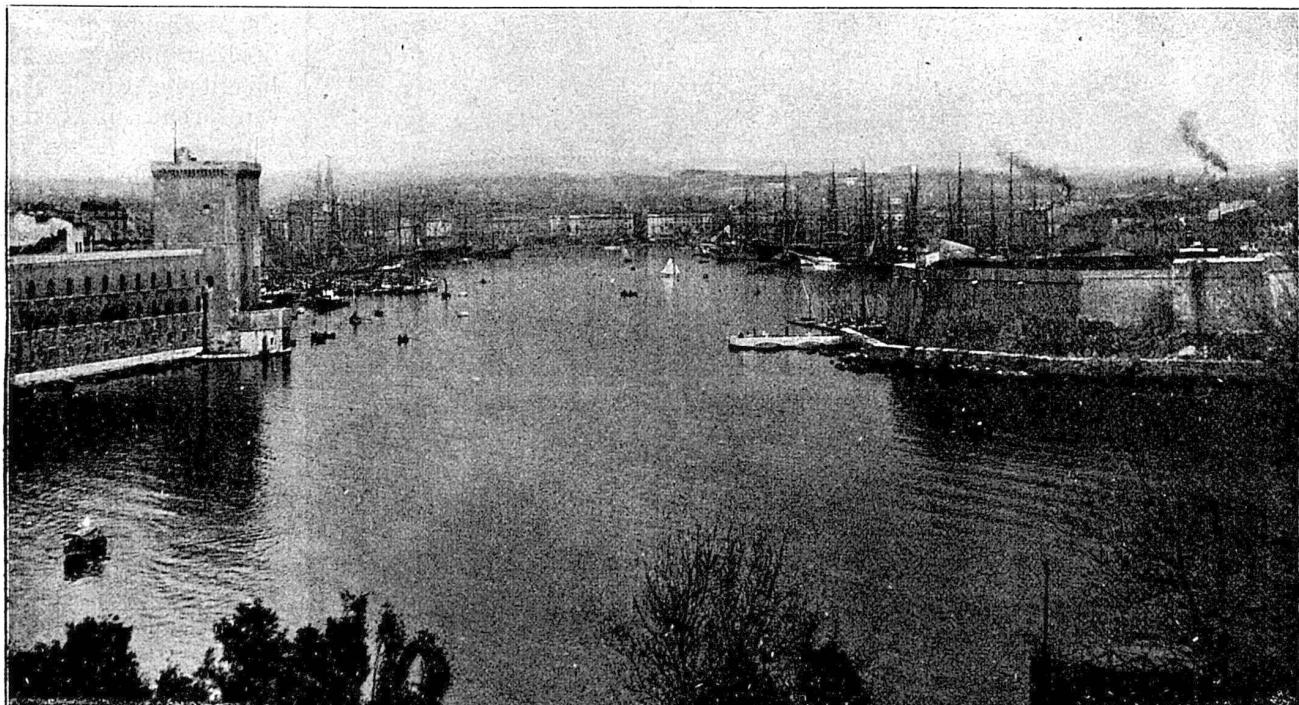
« Sans qu'il y paraisse sur son visage, Manidette sait mieux aimer que bien des femmes », se dit-il d'un air songeur, en caressant le bon dondaïre, qui agitait sa sonnette pour faire relever *l'Enfer*.

Le moment de l'entr'acte qui partage toute course était arrivé. Les tonnelets de bière circulèrent dans l'arène; les gardians abandonnèrent leurs postes, et le hautbois interrompit sa musique criarde.

Le soleil dardait des rayons de feu sur les *cabâous*, mais c'était avec une résignation stoïque que les spectateurs en supportaient l'ardeur. Le soleil torride qui brûle le cirque, ces flots de lumière incandescents qui

trée de *Flambeau*. C'était un magnifique taureau, dont le poil luisant brillait au soleil, comme une robe de satin. Il s'arrêta brusquement au milieu du cirque, en regardant, d'un air sombre, les amateurs. C'était une de ces natures concentrées de taureaux qu'il faut éperonner par le trident. Les gardians, leurs armes tenues courtes dans leurs mains, comme des lances en arrêt, marchèrent à petits pas vers lui, et le piquèrent sous les naseaux. *Flambeau*, comme un lion blessé, s'élança vers les amateurs.

Ce fut un sauve qui peut général, et la bête furieuse resta seule au milieu de l'arène. Deux ruisseaux de sang coulaient de ses naseaux et tombaient sur son poitrail; sa queue, balayant vivement le sol, saupoudraient ses flancs de poussière; déchirées par les coquilles, ses oreilles, comme des ailes sans soutien,



### Le port de Marseille

s'y répandent, cet embrasement de l'air qui étouffe tout souffle et toute brise, achèvent de donner aux courses de taureaux de la Camargue l'originalité et la couleur d'un tableau d'Orient. Une réverbération fatigante augmente encore l'éclat des objets; chaque nuance acquiert une splendeur nouvelle, à travers les reflets du grand prisme solaire. Comme un immense brasier, le sol fume dans l'arène. Devenus étouffants, les chariots de toile ressemblent à des fours, et pour garantir les spectateurs de ces flammes, aucun nuage ne glisse au ciel, aucun arbre n'étend son ombre sur la terre, aucun mur ne s'élève en toit hospitalier. Tous, hommes, femmes, enfants, sont là à recevoir, comme un baptême sacré, l'ardente insolation qui leur apporte avec le hâle, la force et la santé.

La seconde partie de la course commença par l'en-

pendait tristement sur son front; ruisselante de sueur, sa croupe avait perdu son éclat de jais, pour se couvrir d'une teinte olivâtre; ses yeux saillants, hors des orbites, ressemblaient à deux charbons ardents, et un souffle embrasé s'échappait de sa gueule entr'ouverte.

Le superbe *Flambeau* était devenu un monstre affreux, que personne n'osait approcher. Bamboche fut seul encore à descendre dans l'arène. Comme une masse noire, *Flambeau* se dressa devant le jeune gardian; mais celui-ci, se faisant un point d'appui de son trident, s'éleva en l'air et franchit lestement l'animal.

Cet exercice, qui rappelle celui de la perche dans les gymnases, est un des plus gracieux des courses, mais aussi c'est celui qui offre le plus de dangers; il suffit d'un élan mal calculé pour qu'au lieu de franchir

le taureau, le gardian se jette sur ses cornes. Aussi, aucun amateur ne disputa-t-il à Bamboche l'honneur de franchir le *Flambeau*.

Le tour de *Fouillette* arriva ensuite. D'une humeur tracassière et désordonnée, cette vache ne pouvait rester un moment traquille. « Elle semble toujours avoir bu *fouillette* (chopine) », disait-on : de là le surnom qui lui était resté.

Le hautbois avait entonné le chant de la course ; la porte de l'étable s'était ouverte, et *Fouillette*, à pas de loup, les yeux fauves et le poil hérissé, se

atteintes d'un taureau furieux, qu'un misérable cousin de paille, était saisissant. Cela dura longtemps, et lorsqu'au milieu d'un tonnerre d'applaudissements Drapeau vint chercher *Fouillette*, le coussin, déchiqueté par ses cornes, n'était plus qu'un informe labeau.

Les courses se succédaient, mais le Sangard ne paraissait pas. Le moment de la dernière course était venu, et Bamboche, décidé à sortir de l'arène, s'était placé près du chariot où était assise Manidette.

« Dans l'arène, Bamboche ! dans l'arène ! » criait-on, de tous côtés.

Appuyé contre le chariot, Bamboche ne bougeait pas. La timide jeune fille eut alors un de ces élans que donne seul l'amour. Sautant à bas de la carriole, et s'approchant du gardian :

« Descendez dans l'arène, lui dit-elle, car le Sangard est revenu, il s'est joint cette nuit à la manade. »

Il suffit de ces quelques mots pour changer la physionomie du gardian : de sombre et farouche, elle devint rayonnante. Quelques instants après, debout au milieu du cirque, il déployait sa ceinture écarlate, et la faisait flotter comme un étendard dans les airs. Au lieu de remonter sur la carriole, Manidette s'assit bravement sur un des bancs qui entouraient l'arène.

« Vous êtes folle ! lui cria, dédaigneusement, Paradette.

— Celle qui se met sous ma protection est moins folle que celle qui renie mon courage, riposta Bamboche. »

Les amateurs se groupèrent en peloton sous l'estrade du hautbois ; les gardians prirent leurs tridents,

et se rangèrent de chaque côté de la porte ; un silence solennel se fit dans l'assemblée, et tous les regards se tournèrent vers la porte de l'étable. Le Sangard s'avancait fièrement.

En voyant arriver, si beau et si paré, le taureau favori qu'il croyait mourant au fond de quelque marais, Bamboche eut une sorte d'éblouissement. Comme pour se montrer à l'assemblée entière, le Sangard marchait lentement autour du cirque, élevant de temps en temps la tête, remuant la queue, et respirant largement.

(A suivre)

Louis FIGUER.



Arc-de-Triomphe de l'Étoile, à Paris

mit à tourner, comme une hyène autour du cirque. Cependant Bamboche, qui avait remplacé son trident par un simple sac rempli de paille, se prépara à un exercice d'un nouveau genre. Sur un signe du jeune gardian, tous les amateurs, se tenant les uns les autres, se placèrent en file, derrière lui. Il se passa alors une scène qui rappelle le jeu d'enfant, la *queue-du-loup*. Pour parer les coups de cornes de *Fouillette*, Bamboche éleva, abaissa tour à tour son sac, tandis que, comme un long serpent, les amateurs ondulaient à sa suite. Le spectacle de ce gardian qui, bouclier de ses amis, n'avait pour se garantir lui-même des



Polichinelle

(D'après le tableau d'Ethel Wright)